

La main en rééducation neurologique Réelle, symbolique, imaginaire ?

Catherine Morin *

A propos du corps, Lacan (11) déclare dans « Radiophonie » qu'il faut « *entendre le corps du symbolique comme de nulle métaphore. A preuve que rien que lui n'isole le corps à prendre au sens naif, soit celui dont l'être qui s'en soutient ne sait pas que c'est le langage qui le lui décerne, au point qu'il n'y serait pas, faute d'en pouvoir parler. [...] Le premier corps fait le second de s'y incorporer* ».

Comment, lorsqu'on est, comme médecin, en position de traiter des patients dont le corps, les membres sont paralysés par une lésion cérébrale, tenir compte du fait que le corps ne fonctionne pas dans le seul registre du réel, qu'il est « corpsifié » (11) par la parole ?

Certes, on sait bien :

– que divers morceaux du corps, parmi lesquels la main, le bras, servent dans les rêves ou les symptômes à « imaginer le symbolique » : on lit dans Freud comment la culpabilité liée à la masturbation peut être déplacée sur la main (7, 8), et comment le complexe de castration peut faire symptôme en ce lieu (6) ;

– que des parties du corps peuvent servir d'objet, d'objet transitionnel par exemple: Lacan (10) voit ainsi dans la succion du pouce une caractéristique de « l'humain » ;

– que les mots du corps sont culturellement signifiants. Lacan rappelle dans la première leçon de « D'un discours qui ne serait pas du semblant » que « *parmi les nombreux signifiants qui courent le monde, il va y avoir en plus le corps morcelé* ». Il parle alors du signifiant « Votre bras droit » : « c'est l'origine du signifiant maître : un bras droit, le sceptre... » ;

– qu'un corps peut mal fonctionner par défaut d'inscription dans l'ordre du langage, comme le montre la psychose (4).

Pour autant, il n'est pas facile de montrer en quoi, de quelle façon le fonctionnement normal du corps s'appuie sur une incorporation, un nouage des corps réel, symbolique et imaginaire (16). Or, si ces affirmations ont quelque valeur, elles doivent avoir des implications en thérapeutique quand le corps est définitivement modifié dans son fonctionnement réel et dans son image. Elles doivent donc pouvoir être sinon « expliquées », du moins rendues sensibles à ceux qui ont, en ce cas, à soigner.

Inversement, la confrontation de ce qu'enseigne la névrose et la psychose avec ce qu'on entend quand le corps est réellement atteint devrait nous permettre d'aborder par un autre biais le tressage Réel-Symbolique-Imaginaire qui rend notre corps consistant et fonctionnel. Je partirai d'un problème clinique des plus banals : dans le service où je travaille, certains kinésithérapeutes adoptent, pour commenter les efforts et les progrès de leurs patients hémiplegiques, et en leur présence, un ton réservé, voire critique ; devant mon étonnement (cela contraste avec le discours habituellement positif de la rééducation et leur souci de soutenir ces patients), ils parlent de leur malaise : ils savent que la récupération, et surtout celle de la main, sera incomplète (contrairement aux espoirs qu'ils prêtent aux patients récemment frappés par la maladie) et, sans vouloir « dire la vérité », craignent par-dessus tout de « donner trop d'espoir », d'entretenir des illusions.

Qu'est-ce qui rend donc si difficile à envisager la perte de la commande cérébrale de la main ?

C'est à partir de cette question que, priée de faire un cours à ces mêmes kinésithérapeutes sur « la main de l'hémiplegique », j'ai tenté de décrire comment la main s'inscrit chez les sujets sains ou paralysés dans les registres symbolique, réel et imaginaire. C'est un texte tiré de cet essai d'enseignement qu'on trouvera ici.

Comme neurologue, je dis des patients hémiplegiques : « *ils présentent un trouble de la commande motrice et de la répartition du tonus, responsables d'une paralysie faciale, d'une attitude en flexion du membre supérieur, en extension avec pied varus équin au membre inférieur* ». Je suis alors dans le registre du réel : quel que soit la façon dont cela m'affecte, une lésion cérébrale occasionne des troubles qui sont répertoriés, et s'organisent de la même façon sous toutes les latitudes, dans toutes les civilisations. Je peux soumettre ce réel à une analyse scientifique, enregistrer des activités mécaniques, électromyographiques et réflexes, en me considérant comme extérieure à mon objet d'observation.

* INSERM U 158, Paris V, Service de rééducation neurologique, La Salpêtrière, Paris

Mais je peux aussi, comme tout le monde, dire de ces malades: « *ils ont une main inerte, crispée sur la poitrine, la figure de travers et ils boitent* ». Prononcer ces mots « inerte », « boiterie », « figure de travers » me situe dans un registre imaginaire : c'est évoquer la norme d'une bonne image du corps, une image symétrique, l'image de mon corps que je ne reconnais plus chez mon semblable quand il a une hémiplégie.

C'est aussi m'introduire, du fait de nommer, qualifier, dans un univers symbolique : le mot « inerte » peut évoquer le mot « mort » auquel il est chez ces patients régulièrement associé (17). La boiterie est dans notre culture un des symboles de ce qui est déviant, mauvais (on sait que le diable est boiteux ; la sagesse des nations croit nécessaire de nier que boiter soit pécher...).

Dans ces deux registres, imaginaire et symbolique, je ne peux m'abstraire comme sujet de mon discours sur l'hémiplégie. C'est assujettie à une certaine culture, porteuse d'une certaine identité symbolique, que je prononce et entends ces mots, c'est dans mon narcissisme, dans mon attachement à l'image de mon propre corps que me surprend la boiterie, l'asymétrie de l'autre.

Ainsi, c'est comme élément d'un discours, que la main, saine ou malade appartient à un sujet. Il faut donc commencer par examiner sa place dans la langue dont ce discours dépend.

Dans le dictionnaire (Quillet, 1969), on lit: « main », nom féminin, du latin *manus*, masculin: partie du corps humain, munie de cinq doigts, qui termine le bras et sert à la préhension des corps et au toucher. Viennent ensuite quatre paragraphes consacrés à l'emploi du mot « main » dans la langue (1^e la main servant à prendre, saisir, donner, recevoir, 2^e la main instrument de travail, d'exécution et d'autorité, 3^e la main instrument pour frapper, combattre, 4^e la main en tant qu'exprimant divers sentiments par des gestes) et trois paragraphes consacrés à la description de la main comme organe (I anatomie, II physiologie, III pathologie).

La main réelle

C'est celle des paragraphes I, II, III. La main est ici caractérisée par :

– sa forme, la texture de sa peau, ses mensurations...

– l'innervation végétative qui contrôle sa vasomotricité, la façon dont elle transpire, rougit, sa couleur, sa température...

– ses possibilités mécaniques d'outil (liées à l'opposition du pouce) avec leurs limitations (il faut par exemple de l'apprentissage pour commander séparément les quatrième et cinquième doigts).

– ses connexions avec le système nerveux central dont dépendent les possibilités de la main. Si imaginativement la main s'arrête au poignet, elle est mue par des muscles dont le corps musculaire est pour certains situé dans l'avant-bras, qui sont innervés par des neurones qui s'articulent dans la moelle épinière et sont contrôlés par le cerveau. Par rapport à la surface du cortex cérébral, celle des aires correspondant à sa représentation sur le

cortex pariétal et à sa commande par le cortex moteur est sans commune mesure avec la proportion du volume corporel occupé par main. C'est des neurones correspondant à la face et en particulier la bouche que sont proches ceux qui innervent la main. Enfin, l'organisation asymétrique des hémisphères fait de la main commandée par l'hémisphère du langage la main dominante, « adroite », et instaure une asymétrie entre les deux mains

C'est en dernière position que figurent dans le dictionnaire ces données concernant la main réelle. Et effectivement, nous pouvons vivre dans l'ignorance du fonctionnement de cette main réelle ; ce à quoi nous avons affaire, c'est à la main comme partie de notre image du corps, comme instrument de nos relations imaginaires à l'autre (pour frapper, combattre, exprimer des sentiments par gestes...), et à la main comme signifiant, symbolisant nos relations imaginaires ou symboliques (la main qui sert à donner, prendre, recevoir).

La main imaginaire

Chacun sait ce qu'est la « bonne forme » de la main, faite de 5 doigts inégaux.

Les deux mains sont symétriques : chacune ressemble à l'image en miroir de l'autre.

Cette main-là n'a de connexions qu'avec le poignet et l'avant-bras dont elle est séparée par une limite rectiligne.

Dans les relations imaginaires, la main fait partie de l'attirail des comportements de prestance, de rivalité, de parade, de défense du territoire.

La main symbolique

La main comme symbole de la maîtrise imaginaire

L'évolution humaine a été marquée dans le réel par l'autonomisation des membres antérieurs, libérés de la locomotion et utilisés comme outil pour modifier l'environnement (13). De nombreuses expressions courantes rappellent que la main sert à saisir et dominer les choses, les animaux, etc., et en font donc le symbole de la maîtrise et du pouvoir (avoir la haute main sur, tenir les choses en main, avoir un cheval en main, faire main basse sur quelque chose).

C'est l'insigne du pouvoir (la main de justice fait partie de l'attirail des signes de la royauté).

Mais dans d'autres locutions, ce pouvoir, cette puissance concernent la génération, la création de la vie. Ainsi, avoir la main verte, c'est être apte à faire vivre les plantes. Le folklore de la mandragore (12) illustre cette association main-phallus imaginaire. La mandragore est une racine dont le nom dérive du grec *mandragoras*. Sa forme imite la forme humaine, (si bien qu'on y aurait distingué des mandragores homme et femme). On lui a toujours attribué des propriétés aphrodisiaques et fertilisantes. Or, elle a été nantie en vieux français d'une fausse étymologie pour devenir « main de gloire ».

Dans ces deux exemples, main verte ou main de gloire, la main est du côté du phallus imaginaire, celui qui crée la vie.

La main symbole de l'échange, de l'alliance

La main qui sert à donner, prendre, recevoir, fait partie d'un système symbolique puisque c'est le langage qui définit ce qui est don, échange. Dans les expressions comme donner sa main, demander la main la main représente l'alliance. Elle a alors à voir avec la différence des sexes dans un registre symbolique. Il s'agit ici de ce qui préside à l'échange des femmes (14) c'est à dire la « circulation du phallus » (9).

De plus, la main de chacun est « innervée » par des mots qui animent les gestes, l'utilisation de la main au propre ou au figuré. C'est le cas de verbes comme prendre, donner, saisir, comprendre, manier. C'est ainsi que le bras apparaît à titre métaphorique dans les hiéroglyphes égyptiens (3) pour des verbes comme donner, conduire, être le plus fort, mais aussi calmer, tranquilliser, séparer. Cette « innervation » nous est imposée à tous par le langage où nous venons au monde. Par ailleurs, des locutions (accueillir quelqu'un à bras ouverts, avoir le cœur sur la main, le geste large, avoir un poil dans la main) peuvent nous être attribuées, nous concerner individuellement.

Pour chacun d'entre nous, ce système signifiant préexiste aussi bien à l'utilisation réelle de la main qu'à l'idée que nous pouvons nous en faire.

Tout ceci est parfaitement hétérogène (j'ai illustré cette hétérogénéité et cette importance des signifiants attachés au corps à l'aide du portrait d'Arcimboldo, « *Le Bibliothécaire* », dont les doigts sont des marque-pages, les bras des livres, la barbe un plumeau à épousseter etc.). Comme malgré tout, nous arrivons à nous servir de nos mains, il faut bien que ces différentes mains se nouent d'une façon ou d'une autre.

La mise en jeu sociale de la main

La latéralisation manuelle

Le développement d'une main dominante est du domaine du réel. Toutefois, ce réel est utilisé dans le symbolique pour créer une dualité imaginaire (bon - mauvais, de bon augure-sinistre, orthodoxe-déviant) jusqu'à en retour nous décourager d'utiliser la « mauvaise » main. Quand un patient hémiplegique droit à qui on propose de travailler avec la main gauche en ergothérapie objecte: « mais moi, je ne suis pas gaucher... » qu'est-ce que cela veut dire ? ça me sera très difficile puisque mes neurones ne se sont pas organisés pour ça ? J'ai honte d'écrire de la mauvaise main ? Ou s'il est musulman je trahirai mon identité symbolique si, dans une « séance cuisine », je touche la nourriture de la main gauche ?

Écriture et signature

L'écriture se fait d'une seule main, la bonne. Elle met le réel du corps en jeu (tronc, épaule etc.) d'une façon qui est particulière. Mais la forme personnelle de l'écriture dépend aussi de l'image que se fait de lui-même celui qui écrit. Enfin, elle implique l'assujettissement au système symbolique (2) : les signes scripturaux sont arbitraires, l'écriture ne reproduit pas servilement les sons, elle doit être lisible.

La signature en revanche, a une grande importance symbolique (apposer sa signature, c'est assumer personnellement ce qui est écrit, convenu, ou rapporté) alors que sa forme, du moment qu'elle ne varie pas, est totalement libre. A cette forme, nous sommes si attachés qu'il est difficile pour certains patients paralysés à droite d'admettre, même en cas de nécessité financière sérieuse, qu'il leur faut enregistrer, fût-ce provisoirement, une nouvelle signature à la banque.

L'habileté de la couturière à manier l'aiguille était imaginativement assimilée dans les campagnes à un savoir sexuel (19). Ceci correspondait dans la réalité sociale à un certain pourcentage de mères célibataires dans cette profession ; par ailleurs un stage, mais un stage pas trop long, à la ville chez la couturière, marquait le passage de l'adolescente au stade de fille à marier. Y. Verdier fait d'ailleurs remarquer que c'est au doigt que se pique la Belle au Bois Dormant pour quitter l'enfance avant d'attendre son prince.

La mise en jeu personnelle de la main

Prendre ou donner la main ? Dans un conte oriental (15), un avare est en train de se noyer malgré l'aide des habitants qui lui crient: « donne nous la main, donne ta main... ». Il est sauvé par celui qui pense à lui dire « prends (et non pas donne) moi la main ». Pour le dire plus lourdement que ce *sketch*, l'avare ne reconnaît pas le mot « donner » comme un des signifiants de son identité symbolique, et cela lui rend impossible le geste qui lui sauverait la vie.

Lorsque je parle avec les mains, je m'agite désespérément parce que j'échoue perpétuellement à faire coller mes mots avec ce que je veux dire, à tout dire.

On peut aussi écouter avec les mains. Ainsi Florence Delay (5) parle dans son premier roman de ce qu'elle appelle la courtoisie ; sous ce vocable, elle traite de ce qui fait problème à une femme dans ses relations avec les hommes, les femmes, le savoir. Cette universitaire écoute donc, courtoisement, ses différents interlocuteurs. Elle le fait, dit-elle, en détournant la tête :

comme ils ne peuvent se fixer sur mon visage qui sans cesse croît et décroît, ils redescendent et je les encourage à se fixer sur mes mains, toujours soignées, habiles à désigner les blasons du corps féminin, demeuré seul présent. A peine perdu le fil de leur discours, à peine englouti dans les plis de ma robe, je brise leur rêverie sensuelle par la reprise sous forme interrogative de leur dernier propos, le plus confus. Saisis, ils remontent au visage, je les attendais là. Voilà qu'un écho rond et blême leur renvoie ces paroles qu'ils croyaient égarées dans le bleu et le vert.

On voit que ce geste, « écouter avec les mains », dont la description ouvre pratiquement le livre, est imprégné de l'essentiel de la relation de la narratrice aux autres et à la parole.

La main dans les autoportraits (1)

Dessiner son autoportrait (18) c'est mettre en jeu réellement sa main pour produire une image du

corps. Lorsque nous nous adressons à des personnes indemnes de toute pathologie neurologique, la simple annonce qu'il sera question de dessin suscite des réponses dominées par l'affirmation de l'insuffisance, l'incapacité de nos interlocuteurs.

j'avais pas tellement le temps de dessiner et comme je savais que je savais pas vis-à-vis de mon frère. J'ai un neveu aussi qui est sculpteur il fait du dessin, et il vous fait tout de suite des personnages comme je ne sais pas les faire; je suis vraiment pas douée, je suis la moins douée de la famille il faut dire. Mon père aussi dessinait très bien alors ce sont des gens qui ont quand même un bon coup de crayon ; par contre mon père ne savait pas faire les visages alors que mon frère qui travaillait la pierre aussi faisait des visages il représentait des personnes... mon père il ne savait pas faire des visages et moi rien du tout.

Beaucoup de personnes en train de se dessiner disent « qu'est-ce que je vais faire de mes mains ? ». L'autoportrait une fois réalisé, la main y est « mal » représentée (il y a trop ou pas assez de doigts, une main ou les deux manquent) chez 90% des sujets normaux. On peut voir là, au niveau de la main, dans le dessin lui-même comme dans les commentaires qui l'accompagnent, la marque que le corps de chacun ne saurait être entier (autrement dit la castration). Voici la réponse d'une femme à qui on demande, pourquoi elle laisse, c'est son expression, les mains « dans le flou »

« ...parce que c'est difficile à dessiner, les mains... j'adore sur les peintures justement les mains et je trouve que c'est extrêmement difficile à dessiner... moi, je ne fais rien, c'est du gribouillis ce ne sont pas des mains actives, ce sont des mains de rien du tout, ce ne sont pas des mains, ce sont des gants, enfin je trouve, les mains c'est très difficile... ».

Lorsque la main est dessinée seule, c'est tout différent : 95 % des sujets dessinent, comme cette dame, une main (gauche dans les trois quarts des cas) pourvue de ses 5 doigts.

En tout cas, le problème des mains laisse rarement le dessinateur indifférent. Les commentaires font apparaître un grand intérêt pour la main. La même personne continue :

« ...je suis très sensible aux mains ; il y a une élégance de la main quelquefois qui est magnifique.... Léotard ne m'est pas sympathique, mais je lui trouve des mains magnifiques, des mains d'artiste. Moi, je n'ai pas de belles mains. L'autre jour j'ai vu une de mes nièces qui est absolument remarquable j'ai vu ses mains et je me suis dit: « quel dommage ! Cette femme qui a une telle qualité ce n'est pas juste qu'elle ait des mains comme ça... ».

Là encore on peut noter la référence à la différence sexuelle, et au fait qu'il y a toujours en la matière, quelque chose qui ne va pas : Léotard, un homme antipathique a de belles mains, sa nièce qu'elle admire, elle-même, n'ont pas de belles mains. De même, la précédente dessinatrice avait opposé sa propre incapacité à l'habileté des hommes de sa famille.

Clinique neurologique

Un tremblement de la main droite

Un africain consulte pour tremblement idiopathique de la main droite. Il dirige une communauté ethnique de quartier. Mais comment, me dit-il, assumer ses responsabilités, comment, lors de ses nombreuses rencontres, parler, conseiller si chacun voit sa main trembler lorsqu'il tient sa tasse de thé ? Mes questions de médecin sur les antécédents familiaux évoquent le souvenir de la grand-mère qui régenterait la famille et tremblait également. Mais pour le patient ça n'a rien à voir ; il ne veut pas entendre mes questions sur le genre de tremblement de l'aïeule. Et en effet comment pourrait-il s'autoriser d'une généalogie féminine ?

Faire un enfant avec une main fichue ?

Mme X. n'est pas venue en consultation depuis plus de deux ans. Lorsqu'elle revient, elle change de praticien, mais aperçoit son premier médecin dans le couloir. « Si j'avais su, dit-elle ensuite, que le Dr Y. serait là aujourd'hui, j'aurais amené ma fille qui a dix-huit mois. Il m'avait dit que ma main droite était fichue. il aurait vu. est-ce qu'on fait un enfant avec une main fichue ? »

Or dans le réel, cette patiente a une paralysie de la main très invalidante qui n'a pratiquement pas évolué depuis deux ans...

Non-récupération, rééducation, réadaptation

Après ce vagabondage à travers la littérature, la vie sociale et la clinique quotidiennes, peut-être est il plus facile de comprendre les difficultés que rencontrent patients et thérapeutes à admettre que la maîtrise d'une main soit définitivement perdue.

Côté patient : lorsque l'hémiplégie est acquise, la main est déjà comme tout le corps prise dans un réseau de signifiants. Qu'elle se paralyse, ces signifiants se retrouvent sans support... Le réel apparaît nu: la main c'est « de la viande », « du bifteck », elle est « morte » comme le disent certains.

Côté soignant : va t'on simplement enterrer le passage de la main au réel ? C'est ce qu'on fait quand on parle de main-pressé papier; c'est aussi la question que posent les patients qui demandent qu'on ampute ce membre « mort ». Accepter une telle demande serait confondre les registres réel, symbolique et imaginaire : il est exact qu'aucun traitement, aucune rééducation ne peut agir sur le réel (troubles de la commande, du tonus, et troubles sensitifs) de cette pathologie et donc, que dans le réel, la main ne pourra jamais être récupérée. La rééducation en travaillant sur le tonus, la marche, la stature travaille en fin de compte sur l'image du corps. Mais elle ne saurait redonner à la main sa bonne image de la main. De cette bonne image de la main, il faut, patient ou soignant, faire le deuil.

Mais les signifiants qui lui étaient attachés, maîtrise, place dans la sexualité, dans le lien social, devraient pouvoir se déplacer ailleurs. Le suivi de certains de nos patients nous montre qu'une telle mobilisation est possible.

Ce déplacement n'est pas l'affaire de la seule rééducation (tâche du kinésithérapeute et de l'ergothérapeute), mais de la réadaptation. C'est ce travail de déplacement du patient que toute l'équipe soutient quand elle s'occupe de réadaptation. La maîtrise de ce travail nous échappe, mais cette déposssession devrait nous soulager: elle nous per-

met d'accepter l'impossibilité de réaliser une rééducation ou une réadaptation idéales.

Enfin, on a sûrement intérêt à se rappeler que même normale la main n'est jamais « toute bonne », et qu'il ne faudrait pas mettre sur le compte du handicap toutes les difficultés à agir ou tenir sa place observées après une hémiplegie. □

Bibliographie

- 1 Bensalah-Poulain Y. & Morin C. – Autoportraits et représentation graphique de la main chez l'adulte (en préparation)
- 2 Bergès J. & Balbo G. – *L'enfant et la psychanalyse*. Masson, Paris, 1994, pp 171-178.
- 3 Champollion J.-F. – *Principes généraux de l'écriture sacrée égyptienne*, Institut d'Orient, Paris, 1984, pp 381-382.
- 4 Czermak M. – Signification psychanalytique du syndrome de Cotard, in : *Passions de l'objet*, J. CLIMS, Paris, 1986, pp 205-236.
- 5 Delay F. – *Minuit sur les jeux*, Gallimard, 1973, p 12.
- 6 Freud S. & Breuer J. – *Etudes sur l'hystérie*, PUF, 1994, p 28.
- 7 Freud S. – Fragment d'une analyse d'hystérie. *Cinq psychanalyses*, PUF, Paris, 1981, pp 59-60.
- 8 Freud S. – Dostoïevski et le parricide. *Résultats, idées, problèmes*, PUF, Paris, 1985, pp 175-179
- 9 Lacan J. – D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose, *Ecrits*, Seuil, 1966, p 565.
- 10 Lacan J. – L'acte psychanalytique, leçon du 6/12/1967.
- 11 Lacan J. – Radiophonie, *Scilicet*, 2/3, 1970, p 61
- 12 Leach M. & Fried J. – *Standard dictionary of folklore, mythology and legend*. Funk & Wagnalls, New York 1972, p 477.
- 13 Leroi-Gourhan A. – *Le geste et la parole I - Technique et Langage*. Albin Michel, 1964, chap II.
- 14 Levi-Strauss C. – *Les structures élémentaires de la parenté*. Ed Mouton & MSH, 1967.
- 15 Maunoury J.-L. – *Sublimes paroles et idioties de Nasr Eddin Hodja*. Phebus, 1990, 99.
- 16 Melman C. – *Nouvelles études sur l'hystérie*, Denoël, Paris, 1984, pp 97-111 & 129-133.
- 17 Morin C., Salazar-Orvig A. & Piera-Andres J.-B. – L'hémiplegie après accident vasculaire : ce qu'en disent les patients en rééducation. *Ann Réadapt Med Phys*, 36, 1993, 3-17.
- 18 Morin C. – Autoportraits de patients hémiplegiques après AVC récent. *La psychanalyse de l'enfant*, 13, 1993, 141-157.
- 19 Verdier Y. – *Façons de dire, façons de faire*. La laveuse, la couturière, la cuisinière. Gallimard, 1979, pp 157-258.